

Me, myself and I

De l'implication sous l'angle de la subjectivité

Par Philippe VICARI
CFS asbl

S'il est d'usage pour un chercheur de développer une réflexion sur son implication dans sa recherche, l'expression de sa subjectivité ne va pas pour autant de soi. Effet d'une distanciation scientifique, la difficulté à se départir d'une certaine retenue trouverait-elle quelque issue dans la pratique de l'ego-histoire ?



Pour citer ce document : VICARI Philippe, « *Me, myself and I*. De l'implication sous l'angle de la subjectivité », CFS asbl, 2019
URL : http://ep.cfsasbl.be/IMG/pdf/me_myself_and_i_de_l_implication_sous_l_angle_de_la_subjectivite.pdf

Avec le soutien de :



Me, myself and I

De l'implication sous l'angle de la subjectivité

Par Philippe VICARI
CFS asbl

Longtemps — à vrai dire jusqu'à cet instant où j'entreprends la rédaction définitive —, mon projet fut d'écrire à la troisième personne, dans le dessein de mieux garder mes distances. J'ai renoncé, craignant de sembler affecté. Je reste du moins décidé à tenir l'écart.

Georges Duby (1919–1996)

Nul affect en jeu pour ce qui me concerne : rédiger à la première personne, que ce soit par le biais d'un singulier autocentré promouvant une ipsité teintée tantôt d'humilité tantôt d'orgueil, ou que ce soit au moyen d'un pluriel, qui s'efforçant d'entraîner l'adhésion de son lectorat à son propos, qui englobant une communauté anonyme afin de légitimer son discours, qui prétextant une modestie académique flirtant trop fréquemment avec une prétention de majesté, n'est sincèrement pas de mon goût — sans parler ici de mon aversion pour l'emploi infatué de la troisième personne. Une inclination toute personnelle certes, et non exempte de jugement assurément, pour une écriture qui ne me mette pas moi-même à l'avant-plan en tant qu'auteur mais place plutôt la focale sur le résultat de ma recherche, me dispense de mobiliser le moindre « je » ou « nous » — et m'interdit absolument tout « il ». C'est du moins là une position que je défends, mû par la conviction qu'il nous est à tout un chacun possible d'y discerner ce qui relève d'une pensée propre des diverses données qui président à son édicton, d'y déceler en définitive mon implication. Mais cela est bien entendu très subjectif.

La subjectivité... une qualité qui opère un retour en force depuis un moment déjà dans les sciences humaines et que reflète le principe selon lequel

« connaître, c'est d'abord se connaître »¹. Non pas qu'elle en ait jamais été absente, sa présence y a au contraire toujours été tenue pour déterminante en vertu de ce qu'elle charrie. Car c'est évident : « Le chercheur entre dans le monde de la recherche avec des attaches biographiques, géographiques, des appartenances sociales et culturelles qui pèsent sur le processus qui le constituera en sujet autonome inscrit dans un contexte et une histoire. »² L'évolution tient en réalité de l'appréciation dorénavant dévolue à son effectivité : la subjectivité n'est plus vue comme une entrave à l'objectivité mais, et à la condition expresse de lui consacrer une réflexion permettant d'en cerner les contours, comme une opportunité pour renforcer la vigueur de cette dernière.

La recherche en éducation populaire est concernée au premier chef par ce regain d'intérêt. Dans sa vocation d'émergence de savoirs d'expérience et de valorisation de leur dimension sociale et stratégique, elle recourt régulièrement au recueil d'histoires de vie, faisant de leur analyse partagée un moyen d'émancipation individuelle et collective. Or à plus forte raison dans une telle optique, le chercheur ne saurait se soustraire à un examen

1 Luc VAN CAMPENHOUDT, *Introduction à l'analyse des phénomènes sociaux*, Paris, Dunod, 2007, p. 13.

2 Pierre ALPHANDÉRY et Sophie BOBBÉ, « La recherche au subjectif imparfait », *Communications*, n° 94, 2014, p. 6.

approfondi de ce qui le relie personnellement à son investigation. Ayant fait de l'histoire, au départ d'un travail sur ces parcours incarnés, un outil d'éducation populaire, il peut favorablement être renvoyé pour cet exercice vers le domaine historique qui a connu une inflexion majeure avec l'ego-histoire, une forme de réflexivité aux forts accents épistémologiques sur l'implication du chercheur envisagée sous l'angle de la subjectivité.

Absence et présence du sujet

L'appréhension de l'histoire est éminemment subjective : « La manière dont l'individu reçoit, interprète, se rappelle, oublie ce qui constitue à ses yeux le cours de l'histoire et dont il se trouve modelé par lui résulte de sa trajectoire et de sa position sociales, de son habitus, de ses représentations du monde, de l'autre et de soi — qu'elles forment ou non système — de ses croyances et de ses convictions, de sa culture sensible, de sa structure affective et des événements qui ont rythmé son existence. »³ Cette réalité est communément admise depuis qu'au 19^{ème} siècle s'affirma « l'extension sociale d'une représentation de soi distincte de la conscience d'appartenance aux groupes qui enserment le sujet »⁴. Et cela au point d'être à la source de sa propre récusation au nom de l'idéal positiviste de l'objectivité, tout particulièrement dans les rangs des historiens.

Lorsqu'elle s'érige en discipline scientifique et se professionnalise au cours de ce 19^{ème} siècle, l'histoire commande à ses praticiens le rejet de toute subjectivité pour accéder à la prise de distance indispensable à l'exercice de leur métier. La recherche de vérité objective qu'elle ambitionne ne peut désormais s'accommoder de l'intimité véhiculée par les mémorialistes décrivant leur temps pas plus que des libertés prises par les romanciers imaginant leur fiction. Désireuse de se différencier de la littérature tout en restant narrative, elle va développer un style intentionnellement impersonnel et dénué d'artifices. Et l'impérieuse empathie opposée par certains à l'impossible impartialité des tenants d'une telle approche n'empêcha pas

que dans l'activité historique l'emporte ample-ment « une éthique du renoncement » du « je » jusqu'à « l'idée d'une science anonyme produite par un travail sans auteur »⁵. Nonobstant les diverses inflexions que connût durant le 20^{ème} siècle la posture prônée par les historiens vis-à-vis de leur implication, et s'ils conviennent depuis bien des décennies que le produit de leur travail consiste en un construit rhétorique, une mise en intrigue de laquelle ils ne peuvent s'extirper, la tendance dominante demeure encore à l'effort de neutralisation d'eux-même comme garantie de rigueur critique bien sûr mais bien souvent aussi, et de plus en plus, interprétative.

Préfaces et chapitres préliminaires de travaux, essais de praxéologie, mémoires autobiographiques et autres livres d'entretiens dévoilent évidemment de longue date la face substantiellement subjective de l'historien mais ce dernier en dit généralement là davantage sur l'exécution de son métier, justifiant sa démarche d'auteur, ses choix de documentation, ses options d'analyse, que sur son implication et son investissement personnels, que sur le rapport étroit qu'il entretient avec ses recherches. L'étude scientifiquement conduite du passé restera malgré tout conditionnée par la dichotomie entre « objectivisme pur et subjectivisme radical »⁶ dictant l'absence ou la présence du « moi », en tout cas jusqu'à ce que perce l'« auto-histoire », une démarche nouvelle vite rebaptisée « ego-histoire » et que son promoteur Pierre Nora situera « au croisement de deux grands mouvements : d'une part l'ébranlement des repères classiques de l'objectivité historique, d'autre part l'investissement du présent par le regard historique. »⁷

Une histoire d'ego

« Nul n'ignore plus qu'un intérêt avoué et élucidé offre un abri plus sûr que de vaines protestations d'objectivités »⁸. Ces quelques mots résument bien

3 Alain CORBIN, « Histoire et subjectivités » dans Yves MICHAUD (dir.), *L'Histoire, la Sociologie et l'Anthropologie*, Paris, Poches Odile Jacob, 2002, p. 139.

4 *Ibid.*, p. 144.

5 Christophe PROCHASSON, « Les jeux du "je" : aperçus sur la subjectivité de l'historien », *Sociétés et représentations*, n° 13, 2002/1, p. 212.

6 Sabina LORUGA, « Le moi de l'historien », *História da historiografia*, n° 10, décembre 2012, p. 266.

7 Pierre NORA, *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987, p. 5.

8 *Ibid.*, quatrième de couverture et p. 6.

la dimension consciemment subjective dont devrait s'accompagner toute initiative de recherche en même temps qu'ils annoncent une démarche résolument critique de son inscription dans une époque et une société données. Par leur écriture en présentation des *Essais d'ego-histoire* qui paraissent en 1987, Pierre Nora salue le dépassement par les historiens de la tradition scientifique qui les avait longtemps poussés « à s'effacer devant leur travail, à dissimuler leur personnalité derrière leur savoir »⁹.

En 1980, avec *Un historien du dimanche*, Philippe Ariès avait proposé un livre d'entretiens prolongeant les pages autobiographiques du *Temps de l'histoire*, rédigées un quart de siècle auparavant. Davantage qu'une contextualisation de sa trajectoire de chercheur, Ariès y exposait une mise en abîme existentielle de son histoire d'historien¹⁰. Ce n'était pas à proprement parler d'une innovation dans la mesure où les historiens avaient de longue date intégré ce type de réflexion dans leurs mémoires. Mais l'originalité résidait dans la sorte d'introspection analytique centrée sur l'impact des années d'enfance et l'influence de l'environnement familial sur l'éveil et le développement de son attrait pour le travail d'histoire en même temps que pour ses engagements politiques.

C'est ouvertement sur base du « prototype » fourni par Ariès qu'en 1982 Nora met sur pied un projet prudemment présenté comme « une tentative de laboratoire » au sein duquel « des historiens cherchent à se faire les historiens d'eux-mêmes »¹¹. L'ego-histoire se veut plus précisément — et peut-être plus audacieusement — un « genre nouveau, pour un nouvel âge de la conscience historique. Ni autobiographie faussement littéraire, ni confessions inutilement intimes, ni profession de foi abstraite, ni tentative de psychanalyse sauvage. L'exercice consiste à éclairer sa propre histoire comme on ferait l'histoire d'un autre, à essayer d'appliquer à soi-même, chacun dans son style et avec les méthodes qui lui sont chères, le

regard froid, englobant, explicatif qu'on a si souvent porté sur d'autres. D'explicitier, en historien, le lien entre l'histoire qu'on a faite et l'histoire qui vous a fait. »¹² Cette histoire d'ego consisterait en quelque sorte en une histoire la plus objective possible de sa propre subjectivité d'historien aux prises avec le monde dans lequel il évolue. En d'autres termes, son pari serait de transformer une réalité perçue par la profession comme un obstacle scientifique en un levier de recherche.

Cette approche, pour élémentaire qu'elle puisse paraître, n'a pourtant rien d'évident. Y revenant avec près de quinze ans de recul, Nora s'interrogeait toujours : « L'ego-histoire est-elle possible ? » Un rappel de son caractère expérimental en soulevait l'enjeu principal pour un professionnel : « Le fait d'être historien permet-il d'avoir sur soi un regard spécifique (...) ? La question méritait d'être posée. Le résultat serait de toute façon, même dans sa part d'échec, instructif et révélateur. »¹³ Lui-même évita soigneusement l'exercice attendu en son temps de ses pairs, « par une discrétion mal placée »¹⁴. Il préférera aborder sa vocation en rassemblant d'anciens textes de circonstance au sein d'une trilogie. *Historien public*, le premier volet publié en 2011, se veut modestement un « mélange d'autobiographie intellectuelle et de portrait d'époque »¹⁵. Et même si en 2013 paraît un petit recueil d'entretien qui pourrait y être assimilé, celui-ci ne sera tout au plus qu'intitulé *Esquisse d'ego-histoire*¹⁶. Ayant consacré sa carrière à l'édition comme directeur de collection chez Gallimard davantage qu'à l'enseignement en tant que directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, et moins encore à la recherche, il l'admet sans conteste, Nora pouvait-il légitimement prétendre se livrer à une véritable ego-histoire ?

De fait et en dépit des vingt-cinq ans d'écart environ qui l'en sépare, Nora continue à réfléchir aux conditions de possibilités d'une telle démarche :

9 *Ibid.*, p. 5.

10 Philippe ARIÈS, *Un historien du dimanche*, avec la collaboration de Michel Winock, Paris, Seuil, 1980 et *Le temps de l'histoire*, Monaco, Éditions du Rocher, 1954, rééd. Paris, Seuil, 1986.

11 Pierre NORA, *Essais d'ego-histoire*, *op. cit.*, p. 5.

12 *Ibid.*, p. 7.

13 Pierre NORA, « L'ego-histoire est-elle possible ? », *Historien*, vol. 3, 2001, p. 20

14 *Ibid.*, p. 23.

15 Pierre NORA, *Historien public*, Paris, Gallimard, 2011, p. 11.

16 Pierre NORA, *Esquisse d'ego-histoire*, Paris, Desclée De Brouwer, 2013.

« L'exercice, en effet, renvoyait obligatoirement l'historien aux interrogations existentielles et méthodologiques les plus troublantes et profondes auxquelles il puisse se trouver confronté. Elles l'obligeaient pour commencer à mesurer l'intensité de son engagement personnel dans son engagement professionnel et le sens de son inscription dans la vie collective. Mais comment devait-il s'y prendre pour l'objectiver ? Jusqu'où pouvait-il aller dans la dépersonnalisation de sa personnalité ? À partir de quel exil de soi pouvait-il rentrer en lui-même ? Ou plus simplement, pour employer un vocabulaire à l'époque déjà un peu dépassé : d'où parlait-il ? »¹⁷ Ces questionnements trouvent sans doute leur expression la plus aboutie dans la contribution aux *Essais* de Georges Duby.

Soi-même comme un autre

L'ego-histoire de Georges Duby est symptomatique de la difficulté qu'est susceptible d'éprouver un historien invité à sortir de sa réserve. L'éminent médiéviste et professeur au Collège de France s'était pourtant récemment livré à une réflexion sur son métier et son œuvre sous la forme de dialogues avec le philosophe Guy Lardreau au début desquels, explicitant son implication dans son travail, il concédait aisément : « je suis tout prêt à dire que ce que j'écris c'est *mon* histoire, c'est-à-dire que c'est moi qui parle, et je n'ai pas du tout l'intention de masquer la subjectivité de mon discours. »¹⁸

Alliant rigueur scientifique et ambition littéraire, Duby a en effet une forte propension à « se raconter lui-même » dans ses ouvrages¹⁹. Dans les années 1960, conscient de devoir se réappropriier les structures mentales des temps anciens qu'il explorait et se réclamant d'une fréquentation de l'anthropologie qui l'amenait à considérer deux mentalités dans leurs spécificités, Duby a aiguisé une écriture plus littéraire qui n'hésita pas à se doter « d'un "je" qui signifie d'abord la reconnaissance par l'historien de sa propre subjectivité. Ici s'affirme pleinement un sujet qui répond de et se

fonde sur une expérience concrètement et symboliquement située »²⁰. Cette expérience découle chez Duby de la volonté de comprendre ce qu'il désigne comme la « psychologie des peuples » et se matérialise par une imprégnation du milieu qu'il cherche à saisir, caractéristique de l'évolution de la pratique du terrain telle que la conçoit sa génération d'historiens pour envisager plus sensiblement son objet d'étude. S'il n'était certes pas en mesure d'aller au contact des paysans du Moyen Âge, il pouvait néanmoins tenter de s'en rapprocher en s'immergeant dans la France rurale du 20^{ème} siècle. C'est dès lors pour relater cette démarche qu'il écrit à la première personne du singulier et cette introduction du « je » dans son récit, plus qu'un effet narratif, est en définitive « une manière d'institutionnaliser organiquement, dans le travail de l'historien, et non à part, la subjectivité de l'auteur. »²¹ Inscription de la dimension rétrospective de l'histoire dans la contemporanéité de l'historien, le recours au « je » chez Duby n'est en rien une abdication de l'analyse critique.

Seulement il faudrait cette fois ne pas limiter l'évocation de sa subjectivité à la seule dimension discursive du résultat de sa recherche. Longuement indécis face à la sollicitation de l'éditeur, il n'accepta de s'engager dans l'aventure qu'encouragé par son confrère Jacques Le Goff qui confiera suite à son décès en 1996 : « Georges Duby, dans ses textes autobiographiques, a toujours tenu à préserver la discrétion sur sa vie privée. (...) Son désir de préserver son intimité était tel qu'il hésita longtemps aussi à écrire l'essai que Pierre Nora lui avait demandé pour le volume collectif d'*Ego-histoire*. Il me confia un jour qu'il ne s'était décidé finalement à l'écrire qu'après que je lui ai dit que, longtemps hésitant moi aussi, je venais finalement d'écrire (avec la complicité de Marcel Gauchet) mon propre essai. »²² Un consentement qui ne lui ôtera pas tout malaise une fois confronté à trouver une nouvelle façon de se raconter.

L'écriture de cet essai contrairement à ce qu'en annonce le titre, *Le plaisir de l'historien*, n'a pas

17 Pierre NORA, « L'ego-histoire est-elle possible ? » dans idem, *Présent, nation, mémoire*, Paris, Gallimard, 2011, p. 140.

18 Georges DUBY et Guy LARDREAU, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1980, p. 38.

19 Mirna VELCIC-CANIVEZ, « Histoire et intertextualité. L'écriture de Georges Duby », *Revue historique*, t. CCCII, 2000/1, p. 196.

20 Pierre CAMPION, « Comment Georges Duby écrit l'histoire », *Littérature*, n° 84, 1991, p. 111.

21 *Ibidem*.

22 Jacques LE GOFF, « Georges Duby (1919–1996) », *Cahiers de civilisation médiévale*, n° 158, avril–juin 1997, p. 200, note 7.

épargné la peine de Duby : « Comment se dire ? Ce sentiment que j'ai d'impuissance est pénible », avoue-t-il d'entrée de jeu²³. Par la conservation et le classement pointilleux de ses documents de travail, l'historien a acquis la réputation de s'être fait « archiviste méthodique de lui-même »²⁴, une caractéristique qui renseigne particulièrement bien la manière dont il procède à la rédaction de ses textes. Or Patrick Boucheron qui a exploré ces volumineuses archives en a exhumé il y a quelques années une pièce révélatrice d'une maturation anormalement laborieuse, une première version inédite de l'essai datée de mai 1983 qui démontre combien l'historien fut en définitive embarrassé par cet exercice : « Elle s'inscrit dans un dossier génétique où l'on reconnaît les principales étapes de la fabrique textuelle de l'historien : plans détaillés, brouillons manuscrits, mise au net par une dactylographie, elle-même corrigée en plusieurs campagnes d'écriture, et qui sert généralement à établir un second tapuscrit. La spécificité vient ici d'une rupture de ce processus : Georges Duby a commencé à se raconter à la troisième personne, et ce premier "projet" aboutit à un tapuscrit de quarante pages. Il le reprit ensuite, d'abord pour lui apporter quelques corrections mineures, puis décida d'en changer le sujet de l'énonciation, repassant subitement au "je". Cette modification n'était évidemment pas que de pure forme : elle imprimait une autre allure au texte, qui s'en trouvait bouleversé, au point que Duby abandonna bientôt ses corrections envahissantes pour reprendre à neuf une seconde version manuscrite », détaille-t-il dans l'édition posthume qu'il s'empresse d'établir pour la revue *Le Débat* que dirige Pierre Nora²⁵. Ayant entrepris d'appréhender cette manie d'archivage « comme une forme discrète, sinon d'autoportrait, du moins de représentation de soi »²⁶, Boucheron insiste dans une réédition de

sa découverte sur le fait qu'il s'agit bien « d'une rédaction originale, aboutie mais non publiée »²⁷. Et d'étayer, plus loin : « Si cette première version du texte avait simplement laissé son auteur insatisfait, elle aurait disparu en tant que telle dans ses transformations successives : c'est le sort ordinaire que Duby réserve à ses avant-textes »²⁸.

Les deux versions de l'ego-histoire de Duby restent globalement semblables dans leur contenu. C'est essentiellement par la distance de l'historien vis-à-vis de lui-même qu'elles diffèrent. Avec une certaine retenue, il débutait son texte de 1983 comme s'il parlait de quelqu'un d'autre, distinguant nettement l'auteur du personnage : « Dans l'été 1914, quelques jours avant la mobilisation générale, les parents de Georges Duby avaient fêté leurs noces. Leur unique enfant vint au monde le 7 octobre 1919, à Paris, dans le 10^e arrondissement. »²⁹ Oripeau de cette première mouture, le texte publié en 1987 commence à la troisième personne : « Georges Duby est né le 7 octobre 1919, à Paris, à deux pas de la République. »³⁰ Mais l'historien se ravise immédiatement, et de justifier : « Longtemps — à vrai dire jusqu'à cet instant où j'entreprends la rédaction définitive —, mon projet fut d'écrire à la troisième personne, dans le dessein de mieux garder mes distances. J'ai renoncé, craignant de sembler affecté. Je reste du moins décidé à tenir l'écart. »³¹ Boucheron le souligne à juste titre, « le texte s'attardait en faux départs », attestant chez Duby la persistance d'un « étrange sentiment d'embarras. »³² « Tenir l'écart, c'est-à-dire sans doute tracer d'une main ferme la ligne qui sépare le *je* du *moi*. (...) Reste qu'il ne livrera rien de lui-même, sinon cette "part de moi" qu'est le portrait de l'artisan au travail de son œuvre », ajoute-t-il³³. Paradoxalement en effet, le changement d'énonciation, la transition de la troisième à la première personne, entraîne la

23 Georges DUBY, « Le plaisir de l'historien » dans Pierre NORA (dir.), *Essais d'ego-histoire*, op. cit., p. 110.

24 Patrick BOUCHERON et Jacques DALARUN (dir.), *Georges Duby, portrait de historien en ses archives*, Paris, Gallimard, 2015, quatrième de couverture.

25 Introduction de Patrick BOUCHERON à Georges DUBY, « Ego-histoire. Première version inédite, mai 1983 », *Le Débat*, n° 165, 2011/3, pp. 101–102.

26 Patrick BOUCHERON, « La lettre et la voix : aperçus sur le destin littéraire des cours de Georges Duby au Collège de France, à travers le témoignage des manuscrits conservés à l'IMEC », t. CXV, *Le Moyen Age*, 2009, p. 498.

27 Georges DUBY, *Mes ego-histoires*, édition établie par Patrick Boucheron et Georges Dalarun, Paris, Gallimard, 2015, p. 23 note 1.

28 Patrick BOUCHERON, « G. D., ou les embarras de la mémoire » dans Georges DUBY, *Mes ego-histoires*, op. cit., p. 132.

29 Georges DUBY, « Ego-histoire... », op. cit., p. 102

30 Georges DUBY, « Le plaisir de l'historien », op. cit., p. 109.

31 *Ibidem*.

32 Patrick BOUCHERON, « G. D., ou les embarras de la mémoire », op. cit., pp. 118–119.

33 *Ibid.*, p. 120.

suppression de détails plus intimes intéressant l'histoire de sa famille par exemple, ou encore des patronymes de son entourage, pour se focaliser sur sa vie professionnelle. Comme si l'assimilation de l'auteur à son personnage imposait en même temps une sobriété de confiance, une pudeur accrue, impliquant l'effacement de souvenirs précis. La crainte d'une quelconque déformation mémorielle se voit dépassée par celle d'une reconstruction historique qui ne parviendrait pas à opérer un tri entre ce qui relève du public et ce qui doit rester privé. Une pudeur qui résonne curieusement eu égard à un autre chantier que Duby dirige ces années-là aux côtés de Philippe Ariès, celui de *Histoire de la vie privée*³⁴. À moins que cela ne dénote un tiraillement persistant dans la quête d'un langage de soi qui satisfasse plus adéquatement le format d'une ego-histoire ?

« On croirait cela simple. Ça ne l'est pas. Car j'ai bien dû, à tel ou tel moment, m'accommoder, baisser, me faufiler, prendre la place d'un autre. »³⁵

Un passage de la première version illustre singulièrement l'ambivalence qui affecte Duby dans la réalisation de son essai. Interrompant subitement le récit des origines familiales, l'historien en vient à s'interroger sur l'acte qu'il est en train d'accomplir : « Aller plus loin, analyser moins sommairement le retentissement des sensations enfantines exigerait d'être plus extérieur, et détaché que je ne suis. Est-ce d'ailleurs jamais possible ? Toute biographie se veut objective. Aucune ne l'est. Car son auteur, toujours, au départ a pris fait et cause ; il s'est inéluctablement compromis puisqu'il n'a pas innocemment choisi de prendre pour héros ce personnage. Peu ou prou donc, il s'identifie à lui, il l'anime de ses propres passions ; le chérissant, le haïssant, comment pourrait-il porter sur lui le regard froid ? Serais-je plus lucide si j'avais décidé d'écrire la vie de Pierre Chaunu, de Jacques Le Goff ? L'homme dont je parle en tout cas ne repousse pas l'idée, triturant lui-même sa mémoire, d'évoquer un jour les premiers temps de son existence dans le Paris rouge et noir sur lequel il ouvrit les yeux. Mais sans illusion, ni souci de

débusquer, parmi ces images pâlies, les pulsions initiales qui l'auraient porté à devenir historien. Car il ne croit pas pouvoir découvrir dans ce passé lointain d'autres germes que ceux d'une propension jalouse à la solitude associée à son contraire, à la tension, au désir de briser l'enveloppe, un désir intense, douloureux, exacerbé par l'étroit repliement sur soi. »³⁶ La digression résonne comme une tentative de mise à l'épreuve par Duby de la procédure d'écriture qu'il a décidé d'emprunter. Se lançant dans des considérations d'ordre épistémologique, il confesse une trop grande proximité avec son matériau que pour espérer pouvoir en approfondir l'examen avant de désavouer plus généralement toute prétention à l'impartialité étant donné les affinités que développe inévitablement le chercheur envers son objet. Par une gymnastique introspective aux accents névrotiques, il décline différents registres d'énonciation : passé au « je » pour exprimer sa perplexité, il recourt rapidement à un ton dépersonnalisé pour décrire mais de manière détournée le souci qui le préoccupe avant d'en revenir au « je » en guise de confirmation qu'il n'est pas cet auteur de biographie — et non pas d'autobiographie, ce qui n'est pas anodin — même s'il reconnaît vivre une identification analogue, pour enfin pousser l'ambiguïté qui le tenaille à son comble en parlant de lui-même comme s'il s'agissait d'un autre, se dédoublant alors en un « moi »-auteur et un « moi »-objet qui tendent à nouveau à se confondre dans sa confirmation d'un repli. Autant que l'épreuve rhétorique, c'est en fin de compte la conscience qu'a Duby de la vanité de son entreprise qui ressort de ce passage, seul moyen pour l'historien de rester critique à l'égard de ce qu'il parvient à produire sur lui-même.

En janvier 1983, soit quelques mois à peine avant de clôturer la rédaction de la première version de son ego-histoire, Duby publiait du reste dans *Le Débat* un article de réflexion sur l'autobiographie, émettant l'avis que la part de discrétion du mémorialiste serait nettement diminuée si celui-ci « choisissait, pour prendre de la distance et recouvrir sa liberté, de ne point parler à la première personne et de transporter ce dont il se souvient

34 Philippe ARIÈS et Georges DUBY (dir.), *Histoire de la vie privée*, 5 tomes, Paris, Seuil, 1985-1987.

35 Georges DUBY, « Le plaisir de l'historien », *op. cit.*, p. 110.

36 Georges DUBY, *Mes ego-histoires*, *op. cit.*, p. 28.

dans une intrigue romanesque. »³⁷ Allusion aux tergiversations avec lesquelles il était en proie pour son essai, il ne cédera pas moins devant l'insistance de Nora, laissant de côté ses états d'âme et revoquant sa copie selon les conseils de celui-ci au point d'en arriver à un « modelage complet du texte par l'éditeur »³⁸. L'abandon de la troisième personne en bouleversant l'agencement, l'historien préférera alors le réécrire. Il n'empêche qu'en clôture de la deuxième version de son ego-histoire, Duby remarquait inlassable : « Insatisfait de ce que je viens d'écrire. Je ne suis pas certain en effet que l'historien soit mieux placé que qui-conque pour traiter les souvenirs qui le concernent. J'inclinerais à penser qu'il l'est moins bien que beaucoup. Car si l'histoire des autres est, à mon avis, d'autant meilleure qu'elle est plus passionnée, l'histoire de soi requiert, à l'inverse, l'objectivité la plus stricte. »³⁹

Reste que cette expérience aura profondément marqué l'historien, l'incitant à approfondir son implication dans son travail et à adopter dans cette perspective une subjectivité davantage assumée. En introduction de *L'histoire continue* dont la parution en 1991 traduit cette posture, il déclare : « Dans un essai d'"ego-histoire", j'ai déjà exposé ce que fut mon itinéraire professionnel mais très brièvement, m'en tenant aux circonstances, sur lesquelles je n'ai pas à revenir ici, et sans vraiment parler de mon métier. J'entreprends maintenant d'en parler, sobrement, familièrement. »⁴⁰ L'ego-histoire aura prodigué à Duby la faculté de convoquer avec une retenue moindre quoique toujours prégnante ses sentiments, jusqu'à ceux que lui inspire son itinéraire personnel dans son rapport à l'écriture de l'histoire. Lorsqu'il se confiera pour l'émission de télévision *Le plaisir et le temps* réactualisée en 1996, il tiendra à le rappeler : « Tout exposé d'une continuité historique est l'œuvre d'un homme, une interprétation personnelle, pas forcément la bonne. Donc, je crois que faire de l'his-

toire, c'est s'impliquer personnellement dans le travail, avec tout ce qui forme sa propre personnalité. »⁴¹ Expérience aux allures initiatiques pour Georges Duby, l'ego-histoire se muera sous peu en un passage obligé dans la profession historique en France.

Une introspection ritualisée

Lorsqu'il publie les *Essais d'ego-histoire*, Pierre Nora ne se doute pas de la destinée promise à son expérimentation. L'exercice proposé à la génération des historiens français ayant débuté leur carrière dans l'après-guerre s'était en réalité soldé par une série de refus et autres renoncements en cours de route retardant la sortie du livre et force lui sera d'admettre dans sa conclusion que chez ceux qui le menèrent à son terme, « hésitation », « embarras », « inquiétude », « scrupule », « scepticisme » ou encore « réticence » n'ont pas manqué de surgir à un moment ou un autre⁴².

Dans les mois qui suivent la parution des *Essais* en outre, Nora ouvre *Le Débat* à la critique de son ouvrage pour soumettre la validité du genre à de plus jeunes historiens⁴³. Or le regard porté par certains d'entre eux, au-delà du jeu de mots de François Dosse, « égoïstoire »⁴⁴, fait largement écho aux circonspections de Georges Duby. Assimilant la démarche à une « expérience d'autobiographie intellectuelle immédiate », François Hartog lui reconnaît sa complexité dans la mesure où « avec l'ego-histoire, le je doit combiner écart et présence à soi, non-identité et identité à soi ; écrire ces textes consiste à retracer cet écart, en faire l'histoire, ou penser (non revivre) le temps. »⁴⁵ Restant « sceptique sur la capacité des historiens, quel que soit leur talent, à se faire les historiens de leur propre histoire », Henry Rousso considère

37 Georges DUBY, « De l'autobiographie », *Le Débat*, n° 23, 1983, p. 149.

38 Benoit MARPEAU, « L'historien, l'éditeur et l'œuvre : un itinéraire de Georges Duby », *Cahiers du Centre de Recherche d'Histoire Quantitative*, n° 3, 2012, p. 134.

39 Georges DUBY, « Le plaisir de l'historien », *op. cit.*, pp. 137-138.

40 Georges DUBY, *L'histoire continue*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 8.

41 Cité par Bernard COUSIN, « Georges Duby et l'ego-histoire » dans Maryline CRIVELLO et Jean-Noël PELEN (dir.), *Individu, récit, histoire*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2008, p. 97.

42 Pierre NORA, *Essais d'ego-histoire*, *op. cit.*, p. 368. En plus de Georges Duby et Jacques Le Goff déjà mentionné, les autres ego-historiens étaient Maurice Agulhon, Pierre Chaunu, Raoul Girardet, René Rémond et Michelle Perrot, seule femme du groupe.

43 Dossier « Autour de l'ego-histoire » dans *Le Débat*, n° 49, mars-avril 1988, pp. 122-137.

44 François DOSSE, « Une égoïstoire ? », *ibid.*, p.122.

45 François HARTOG, « Un genre nouveau ou un document d'un nouveau genre ? », *ibid.*, p.129.

pour sa part que leurs auteurs sont « plus des témoins et acteurs que des observateurs objectifs. »⁴⁶ Dénouant « l'éventuelle utopie qui consiste à croire que l'historien peut traiter de lui comme il traite des sociétés passées », Arlette Farge met quant à elle en évidence que cela « peut aussi se lire comme la transcription d'un sourd désarroi »⁴⁷. Rien ne présageait dès lors la postérité dont l'ego-histoire bénéficiera par la suite.

L'ego-histoire contribua de fait à la régénération d'une opinion favorable à la biographie au sein d'une profession qui lui était jusqu'alors extrêmement rétive⁴⁸. Sa dénomination, dénotant à l'origine cette crispation, s'y propage bientôt à travers la multiplication des volumes de mémoires qui s'en revendiquent à tout-va, alors même que dans son acception première elle s'efforçait de s'en distinguer ; Nora s'en targuera d'ailleurs, le projet ayant « donné son nom générique à la plupart des récits d'historiens qui ont cherché à dire pourquoi et comment ils étaient devenus historiens »⁴⁹. Mais surtout, et comme le rapportera sa biographie, « c'est à un nouveau rituel qu'il va donner involontairement naissance, celui qui a remplacé la vieille thèse d'État par l'HDR (Habilitation à diriger des recherches) qui est en fait une thèse sur travaux. Ce nouveau rituel doit en effet donner lieu à une restitution réflexive et personnelle du parcours singulier du chercheur. »⁵⁰ L'instauration en 1988 d'un Mémoire de synthèse des activités scientifiques qui attend du candidat une réflexion sur sa trajectoire de chercheur institutionnalise véritablement l'ego-histoire et élève dans son sillage la subjectivité de l'historien au niveau du domaine d'investigation : depuis 2012, les mémoires de synthèse produits entre le début des années 1990 et 2010 sont au centre d'une recherche menée par l'Institut d'Histoire du Temps présent à Paris autour de « L'écriture de soi des historiens » dans le cadre de son séminaire « Figures contemporaines de l'épistémologie de l'histoire » qui devient dès

2013 le cœur du Programme « Histinéaires » voué à étudier « La fabrique de l'histoire telle qu'elle se raconte »⁵¹.

À tenter de saisir la portée de l'ego-histoire pour l'implication du chercheur, s'imposent en définitive les déterminations subjectives de toute recherche dans leur dimension narrative. « Aucune activité intellectuelle n'est sans doute aussi dépendante que l'histoire des raisons qui poussent à s'y intéresser, des conditions de son élaboration, de ses lieux d'épanouissement, des circonstances de sa production, de ses enracinements psychiques et biographiques », proclamait encore Nora en clôture des *Essais*⁵². Corporatiste s'il en est dans sa formulation, l'axiome, au demeurant commun aux sciences humaines et d'une sagacité avérée pour l'éducation populaire, a des incidences fort surprenantes ces dernières années. Considérant que la facture de l'histoire procède d'une pure création littéraire, d'aucuns par souci de transparence ont ainsi à nouveau appelé à lui donner une forme d'écriture distincte, une forme qui fasse cette fois le récit du cheminement de l'enquête telle qu'elle a été menée, voire à publier les carnets de terrain en l'état plutôt que d'en produire une analyse⁵³. Or cette volonté d'authenticité, si elle a le mérite de clarifier à l'extrême l'implication du chercheur, en déplaçant l'attention de l'objet vers le sujet de la recherche, en passant d'une tentative d'objectivation subjective à une tentation de subjectivation objective, ne renverrait-elle pas en soi à une quête effrénée de légitimité comportant le risque de verser dans un narcissisme obsessionnel ?

■

46 Henry ROUSSO, « Sept historiens en quête de mémoire », *ibid.*, p. 134.

47 Arlette FARGE, « L'histoire inquiète », *ibid.*, p. 126.

48 Voir à ce propos le dossier « Personnes et personnages » dans *Le Débat*, n° 54, mars-avril 1989, pp. 33-76.

49 Pierre NORA, « L'ego-histoire est-elle possible ? » dans idem, *Présent, nation, mémoire, op. cit.*, p. 139.

50 François DOSSE, *Pierre Nora : homo historicus*, Paris, Perrin, 2011, p. 389.

51 Voir à ce propos Patrick GARCIA, « Histinéaires. La fabrique de l'histoire telle qu'elle se raconte », *Carnet du réseau historiographie et épistémologie de l'histoire*, 12 février 2015 (<https://crheh.hypotheses.org/542>).

52 Pierre NORA, *Essais d'ego-histoire, op. cit.*, p. 367.

53 Voir par exemple Philippe CARRARD, *Le passé mis en texte : poétique de l'historiographie française contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2013 ou Ivan JABLONKA, *L'histoire est une littérature contemporaine : manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, 2014.